

OBERPRIMA.

Bonaparte.

Sur un écueil battu par la vague plaintive,
Le nautonier, de loin, voit blanchir sur la rive
Un tombeau près du bord par les flots déposé;
Le temps n'a pas encor bruni l'étroite pierre,
Et, sous le vert tissu de la ronce et du lierre
On distingue . . . un sceptre brisé.

Ici git . . . Point de nom! demandez à la terre!
Ce nom, il est inscrit en sanglant caractère
Des bords du Tanaïs au sommet du Cédar,
Sur le bronze et le marbre, et sur le sein des braves,
Et jusque dans le cœur de ces troupeaux d'esclaves
Qu'il foulait tremblants sous son char.

Depuis les deux grands noms qu'un siècle au siècle an-
Jamais nom qu'ici-bas toute langue prononce [nonce,
Sur l'aile de la foudre aussi loin ne vola;
Jamais d'aucun mortel le pied qu'un souffle efface
N'imprima sur la terre une plus forte trace:
Et ce pied s'est arrêté là . . .

Il est là! . . . Sous trois pas un enfant le mesure!
Son ombre ne rend pas même un léger murmure;
Le pied d'un ennemi foule en paix son cercueil.
Sur ce front foudroyant le moucheron bourdonne,
Et son ombre n'entend que le bruit monotone
D'une vague contre un écueil.

Ne crains pas cependant, ombre encore inquiète,
Que je vienne outrager ta majesté muette.
Non! La lyre aux tombeaux n'a jamais insulté;

La mort de tout temps fut l'asile de la gloire.
Rien ne doit jusqu'ici poursuivre une mémoire;
Rien . . . excepté la vérité!

Superbe, et dédaignant ce que la terre admire,
Tu ne demandais rien au monde que l'empire.
Tu marchais . . . tout obstacle était ton ennemi.
Ta volonté volait comme ce trait rapide
Qui va frapper le but où le regard le guide,
Même à travers un cœur ami.

Jamais, pour éclaircir ta royale tristesse.
La coupe des festins ne te versa l'ivresse;
Tes yeux d'une autre pourpre aimaient à s'enivrer.
Comme un soldat debout qui veille sous ses armes,
Tu vis de la beauté le sourire et les larmes,
Sans sourire et sans soupirer.

Tu n'aimais que le bruit du fer, le cri d'alarmes,
L'éclat resplendissant de l'aube sur les armes;
Et ta main ne flattait que ton léger coursier,
Quand les flots ondoyants de sa pâle crinière
Sillonnaient, comme un vent, la sanglante poussière,
Et que ses pieds brisaient l'acier.

Tu grandis sans plaisir, tu tombas sans murmure.
Rien d'humain ne battait sous ton épaisse armure:
Sans haine et sans amour, tu vivais pour penser.
Comme l'aigle régna dans un ciel solitaire,
Tu n'avais qu'un regard pour mesurer la terre,
Et des serres pour l'embrasser.

S'élancer d'un seul bond au char de la victoire;
Foudroyer l'univers des splendeurs de sa gloire;
Fouler d'un même pied des tribuns et des rois;
Forger un joug trempé dans l'amour et la haine,
Et faire frissonner sous le frein qui l'enchaîne
Un peuple échappé de ses lois;

Être d'un siècle entier la pensée et la vie;
Émousser le poignard, décourager l'envie,
Ébranler, raffermir l'univers incertain;
Aux sinistres clartés de ta foudre qui gronde,
Vingt fois contre les dieux jouer le sort du monde,
Quel rêve!!! et ce fut ton destin! . . .

Tu tombas cependant de ce sublime faite:
Sur ce rocher désert jeté par la tempête,
Tu vis tes ennemis déchirer ton manteau;
Et le sort, ce seul dieu qu'adora ton audace,
Pour dernière faveur t'accorda cet espace
Entre le trône et le tombeau.

Alphonse de Lamartine.

Quand nous habitions tous ensemble.

Quand nous habitions tous ensemble
Sur nos collines d'autrefois,
Où l'eau court, où le buisson tremble,
Dans la maison qui touche au bois,

Elle avait dix ans, et moi trente;
J'étais pour elle l'univers.
Oh! comme l'herbe est odorante
Sous les arbres profonds et verts!

Elle faisait mon sort prospère,
Mon travail léger, mon ciel bleu.
Lorsqu'elle me disait: „Mon père,“
Tout mon cœur s'écriait: „Mon Dieu!“

A travers mes songes sans nombre,
J'écoutais son parler joyeux,
Et mon front s'éclairait dans l'ombre
A la lumière de ses yeux.

Elle avait l'air d'une princesse
Quand je la tenais par la main;

Elle cherchait des fleurs sans cesse,
Et des pauvres dans le chemin.

Elle donnait comme on dérobe,
En se cachant aux yeux de tous.
Oh! la belle petite robe
Qu'elle avait, vous rappelez-vous?

Le soir, auprès de ma bougie,
Elle jasait à petit bruit,
Tandis qu'à la vitre rougie
Heurtaient les papillons de nuit.

Les anges se miraient en elle.
Que son bonjour était charmant!
Le ciel mettait dans sa prunelle
Ce regard qui jamais ne ment.

Oh! je l'avais, si jeune encore,
Vue apparaître en mon destin!
C'était l'enfant de mon aurore,
Et mon étoile du matin!

Quand la lune claire et sereine
Brillait aux cieux, dans ces beaux mois,
Comme nous allions dans la plaine!
Comme nous courions dans les bois!

Puis, vers la lumière isolée
Étoilant le logis obscur,
Nous revenions par la vallée
En tournant le coin du vieux mur;

Nous revenions, cœurs pleins de flamme,
En parlant des splendeurs du ciel.
Je composais cette jeune âme
Comme l'abeille fait son miel.

Doux ange aux candides pensées,
 Elle était gaie en arrivant . . . —
 Toutes ces choses sont passées
 Comme l'ombre et comme le vent!

Victor Hugo.

La Vie et l'Espérance.

Quand j'ai passé par la prairie,
 J'ai vu, ce soir, dans le sentier,
 Une fleur tremblante et flétrie,
 Une pâle fleur d'églantier.
 Un bourgeon vert à côté d'elle
 Se balançait sur l'arbrisseau;
 J'y vis poindre une fleur nouvelle;
 La plus jeune était la plus belle:
 L'homme est ainsi, toujours nouveau.

Quand j'ai traversé la vallée,
 Un oiseau chantait sur son nid.
 Ses petits, sa chère couvée,
 Venaient de mourir dans la nuit.
 Cependant il chantait l'aurore;
 O ma Muse! ne pleurez pas;
 A qui perd tout, Dieu reste encore,
 Dieu là-haut, l'espoir ici-bas!

Alfred de Musset.

Inhalts-Verzeichnis.

Antoine-Vincent Arnault (1766—1834).	Seite
La Feuille	5
Pierre-Jean de Béranger (1780—1857).	
Les Hirondelles	10
• Les Souvenirs du Peuple	13
Adieux de Marie Stuart	20
Mon Habit	23
Auguste Brizeux (1806—1858).	
Jacques le Maçon	4
André-Marie de Chénier (1762—1794).	
La jeune Captive	25
Casimir Delavigne (1793—1843).	
Trois Jours de Christophe Colomb	9
Victor Hugo (1802—1885).	
Après la Bataille	7
Les Pauvres gens	15
Oceano Nox	21
Les deux Iles	24
Quand nous habitions tous ensemble	30
Jean de La Fontaine (1621—1695).	
La Cigale et la Fourmi	3
Le Laboureur et ses Enfants	6
Le Corbeau et le Renard	6
Le Loup et l'Agneau	8
Le Savetier et le Financier	12
Les Animaux malades de la Peste	18
Alphonse de Lamartine (1790—1869).	
Bonaparte	28
Victor de Laprade (1812—1883).	
Le petit Soldat	3
Alfred de Musset (1810—1857).	
La Vie et l'Espérance	32



Antoine-Vinc
 La Feuille
Pierre-Jean d
 Les Hiron
 Les Souve
 Adieux de
 Mon Hab
Auguste Briz
 Jacques le
André-Marie
 La jeune
Casimir Delav
 Trois Jou
Victor Hugo
 Après la E
 Les Pauvr
 Oceano No
 Les deux
 Quand not
Jean de La F
 La Cigale
 Le Labour
 Le Corbea
 Le Loup e
 Le Savetie
 Les Anima
Alphonse de L
 Bonaparte
Victor de Lap
 Le petit Sc
Alfred de Mus
 La Vie et

Tiffen® Gray Scale

© The Tiffen Company, 2007



Seite

5
 10
 13
 20
 23
 4
 25
 9
 7
 15
 21
 24
 30
 3
 6
 6
 8
 12
 18
 28
 3
 32

